

il l'affirmait déjà sa volonté de synthèse, mais sans l'audace brutale qu'il devait déployer plus tard et qui triomphe dans son exposition actuelle. Réduire au minimum possible les éléments de l'accord plastique, sans nuire à la représentation des objets, en leur conférant au contraire une vérité plus générale, tel fut son but dans cette dernière période. Il y parvint. Quelques amples teintes plates, cernées par quelques larges traits vivants, c'est assez désormais pour qu'il crée un effet et une harmonie. Voyez le *Pont S<sup>t</sup> Michel*, le *Port d'Hambourg*. La franchise, la décision, la maîtrise de soi que supposent de pareilles réalisations (nous les imaginons rapides et fixées sur le champ) ne nous feraient pas regretter la sage application d'autrefois, si elles ne risquaient bientôt de naître par mouvement réflexe, par habitude, par manière. M. Marquet aura-t-il le courage de secouer sa virtuosité elle-même et de ne se plus satisfaire de la plus satisfaisante des réussites synthétiques? Une fois libéré où ira-t-il? Voilà les questions que mon admiration lui pose. Du moins, je ne puis m'empêcher, en le quittant, de jeter un coup d'œil d'espoir sur les deux morceaux de nu magistraux qui opposent leur plénitude difficilement obtenue à l'improvisation hardie de tant d'effets de pluie, de neige, de ciel et d'eau.

H. G.



A PROPOS DE QUELQUES CONCERTS DE MUSIQUE NOUVELLE. (S. N. M. — S. M. I. — *Concert Mahler.*)

Les plus enthousiastes admirateurs de notre moderne Ecole Française, si tant est qu'on puisse appeler Ecole la troupe bigarrée et grâce à Dieu contradictoire de nos jeunes musiciens, ne peuvent pas ne pas nourrir quelque inquiétude secrète au sujet de l'art musical de demain. Si hardis constructeurs que soient MM. d'Indy, Dukas et Magnard, si subtils harmonistes MM. Fauré, Debussy, on déplorera que ceux qui les suivent semblent, à quelques exceptions près, hypnotisés sur le raffinement de leur technique, raffinement polyphonique, ou harmonique ou orchestral, qu'ils

oublie l'esprit pour la lettre, et que renchérissant sur des miracles d'écriture ils entraînent certains de ces maîtres eux-mêmes à renchérir. A quel point est méconnu l'enseignement de M. Debussy par exemple, si humain, sensuel, direct ! à quel point l'exemple viril de la 2<sup>e</sup> symphonie de M. Magnard où se réveillent la joie populaire et la danse ! Pour un accent sincère comme celui qu'on applaudit l'autre soir à la *Société Nationale* dans la suite de M<sup>me</sup> Béclard sur la *Partenza* de Vielé Griffin. Que de contrefaçons et de grimaces ! On ne saurait rien dire encore de la *Société musicale indépendante* qui vient de se fonder pour jouer de jeunes auteurs, sinon qu'elle n'a pas produit encore d'œuvres maîtresses, et que sans la *Chanson d'Eve* de M. Fauré et les petites pièces pour mains enfantines de M. Ravel, *Ma Mère l'Oye*, elle n'eût su nous révéler que deux morceaux javanais assez curieux, notés et orchestrés par M. Charles Koecklin et que quelques œuvres étranges de M. Kodaly, le chef paradoxal d'une nouvelle école tchèque. En sommes-nous réduits à n'admirer que des raretés exotiques où nous reconnaissons les petits côtés de notre art, encore rétrécis ?

On comprend que le public, avide d'air, se tourne vers la Russie, vers l'Allemagne, vers une barbarie plus abondante ; que déçu, devant le grand musicien et demi qui résume toute la musique russe (Moussorgski complété par Rimsky Korsakov), devant cet autre virtuose de technique polyphonique et orchestrale — et rien de plus — qu'est Richard Strauss, il soit venu à Gustave Mahler, continuateur avoué de Ludwig van Beethoven, à Vienne... Mais je ne puis pas admettre qu'il n'ait pas trouvé là la plus considérable de ses déceptions et que sous prétexte de santé, il ne soit pas retourné d'un bond à *Iberia* et aux *Histoires Naturelles*, fier des siens.

Devons-nous condamner M. Gustave Mahler sur une symphonie, et fût-elle avec chœurs — les siennes le sont presque toutes — quand son œuvre en comporte neuf ? Ce serait injuste et sot. Mais pourquoi, s'il en écrivit depuis de meilleures, nous apporte-t-il la seconde, celle-ci ? On imagine difficilement disproportion aussi gigantesque — de là le nom sans doute de *Titan Symphonie* — entre la masse des exécutants, instru-

mentistes et voix, et l'insignifiance, la banalité. il faut le dire, la bassesse, des idées et des développements.

Le premier mouvement put donner le change, une certaine gravité morose l'emplissait : de temps en temps un éclat de fanfare réveillait notre respectueux ennui. Si cet artiste pense continuer Beethoven, nous disions-nous, laissons-lui une illusion si ennoblissante. Aux deux morceaux suivants notre respect tomba ; la symphonie devenait rhapsodie ; le musicien évoquait le Prater viennois non en vives couleurs dansantes, mais en vulgarités douceâtres, douceâtres jusqu'à l'écoeurement, jusqu'au rire — car se réclamer de Beethoven et aller si loin dans la platitude est un spectacle exhilarant. Au quatrième morceau résonne enfin la voix humaine.

Oh ! l'entrée de la voix dans la *neuvième symphonie* : quel tremblement ! quelle horreur sacrée ! quelle attente ! Ici un contralto nous chante un lied, sans aucune raison, pour varier le pot pourri. Et le final vient couronner le tout d'une tempête qui n'est pas plus justifiée et où les cocasseries orchestrales, (disparition des cors dans la coulisse, effets de lointain, subite réapparition) ne dissimulent pas la faiblesse de la pensée. Au reste, nous n'aurions pas pris la peine de parler d'un musicien habile à manier l'orchestre, — un de plus, ils le sont tous — celui-ci se réclama-t-il de Beethoven, si certains connaisseurs n'avaient eu le front de nous l'opposer. Ce sont de nobles dons que "l'ampleur" et que l'abondance. Mais il n'est pas en art de valeur quantitative à laquelle nous ne préférerions la plus petite qualité. Lorsque nous reviendront la grandeur, l'élan spontané, l'allégresse, nous les saluerons avec joie. On ne peut pas nous en vouloir de respirer en attendant les fleurs rares et délicieuses de notre jardin musical français, le seul qui fleurisse encore au monde.

H. G.

\* \* \*

#### LE PRÉSIDENT ROOSEVELT A LA SORBONNE.

— Roosevelt émerge d'un groupe qui vient d'entrer, à droite, et se dirige vers son fauteuil, au milieu de l'estrade. Durant